

dicis; et à conformer aux exigences morales les plus grandes hardiesses de la pensée. Avec les règles, il n'est rien qu'on ne puisse dire, quand elles défendent de l'exposer aux regards. En créant des difficultés devant lesquelles la seule médiocrité recule, elles donnent un attrait de plus au style; elles obligent, il est vrai, l'écrivain à avoir du talent, tandis que leur oubli en dispense.

Contradiction choquante dans nos mœurs et cause bien légitime d'effroi! le cynisme a été banni du toit domestique, même du commerce le plus familier: et il s'est réfugié dans les écrits, dans les livres, dans les journaux, dans les plaidoiries et au théâtre! La vie privée lui est interdite, et la vie commune lui est en proie! Les gens de lettres se sont prêtés à ce débordement. Nous nous trompons, ils l'ont hâté; ils ont rompu de leurs propres mains les digues que la raison publique oppose à la licence chez toute nation constituée en corps de société! on dirait qu'ils auraient reçu du génie du mal la triste mission de donner un bill d'indemnité à ce qu'il y a de pervers dans notre nature dégagée de tout frein. Ne serait-on pas tenté de croire qu'après les avoir transportés sur le pinacle, et leur avoir montré les capitales des empires avec les trésors de luxe et de volupté recelés dans leur

sein, il leur aurait dit: « Tout cela est à vous, si vous consentez à m'adorer? »

Tous, ou presque tous, ont fléchi le genou devant la puissance satanique. En cela encore, ils n'ont fait que se traîner sur les pas de ce poète anglais, dont le talent malheureux semble avoir pris à tâche de détrôner la vertu, pour assurer au vice la sympathie des sentiments dont elle était en possession. Lord Byron a ouvert, non sans une sorte de gloire, cette carrière de mépris pour ce qui était respecté, et d'intérêt prodigué aux perturbateurs de l'ordre social. Feuillotez les livres de cette école, parcourez l'histoire, le poème, le roman que le jour voit éclore, et vous y rencontrerez à chaque page le crime présenté sous des couleurs attrayantes. Partout il tient le haut bout; partout il a le droit de préséance; de gré ou non, il faut que le lecteur se passionne pour lui et abjure les douces émotions qui agitaient avec délices le cœur de nos pères.

Les écrivains, en effet, ont créé une morale nouvelle à l'usage de la génération qui croît à nos côtés. Ce sont eux qui, désenchantant la scène, ne permettent plus à nos larmes de couler pour l'innocence en péril, ou pour l'infortune qui n'a pas mérité les rigueurs du sort; ce sont eux qui, nous associant en public à des

vœux que nous rougirions d'avouer au sein de nos familles, nous appellent au triomphe de ce qui, dans un régime bien ordonné, serait frappé justement par le glaive de la loi. Reconnaissez-le : n'est-ce pas, à bien dire, la même littérature qui, sous nos yeux, pare la doctrine d'une secte antisociale d'un éclat témérairement emprunté à la majesté de nos livres saints, et qui, après avoir donné un vernis religieux à son irréligion, une apparence de morale à son immoralité profonde, s'efforce de répandre un charme de volupté décente sur des amours vulgives ?

Nous n'ignorons pas que le sentiment général repousse de pareilles profanations : mais, nous le demandons, quand elles se commettent à la face du ciel, n'est-il pas à craindre qu'elles finissent par entrer dans les mœurs ? La dégénération du goût en littérature a des conséquences plus graves qu'on ne le soupçonne ; elle réagira toujours d'une manière fâcheuse sur les habitudes domestiques et les relations civiles. Ce n'est pas impunément pour la vie intérieure qu'on salit la pensée, ou qu'on détourne le cours des sentiments honnêtes. Ainsi qu'avec de méchants guides on se fourvoie, avec des écrivains immoraux une société a tout à perdre. Prenez-y garde, législateurs ! tout le monde lit les feuilles du matin et les romans, tout le

monde va au spectacle ; et le sphacèle, descendu dans les classes inférieures, y devient incurable, lorsqu'à l'amour du travail et au sentiment religieux, on a substitué chez elles le besoin d'un bonheur auquel il ne leur est pas donné d'atteindre.

Ne croyez pas les écrivains eux-mêmes à l'abri des passions violentes et désordonnées dont ils se rendent les organes. Riches, ils abuseront de leur fortune ; pauvres, ils jalouseront celle d'autrui. La gloire, ils la veulent promptement à leur accourir avec toutes ses palmes, avec toutes ses auréoles, et sans aucun de ses revers. Si elle trompe leur attente, le remède est sous leur main. Prêtres du néant qu'ils ont invoqué tant de fois, après avoir conduit de trop crédules adorateurs à ses autels, ils lui doivent une dernière victime, et ils n'iront pas loin pour la chercher. À peine ils auront touché des lèvres la coupe de la vie, que la trouvant amère, ils renverseront la liqueur. Vous l'avez vu, et les contemporains en ont frémi d'épouvante : deux jeunes présomptueux prétendaient amasser en un clin d'œil, à leur profit, ce que des années tardives accordent au travail opiniâtre ; abusés dans leur espoir, ils n'ont pas voulu attendre d'un talent mûri par l'expérience une renommée promise par des flatteurs à leurs premiers

essais; et pour se dérober à une obscurité qui faisait leur tourment, fermant les yeux aux rayons d'un jour pur, ils se sont précipités volontairement dans une nuit plus profonde que celle à laquelle ils regrettaient de ne pouvoir échapper.

Pourquoi s'en étonnerait-on? on cultive aujourd'hui les lettres sans foi et sans croyances. Parcourez nos historiens: ils admettent un fatalisme politique. De quel droit alors tresser des couronnes pour la vertu, et dresser au moins en pensée des échafauds pour le crime? Si Maximilien de Robespierre et Lamoignon de Malesherbes, quoique contemporains, ont apparu chacun en leur temps propre; si le triomphe de l'un adressant au ciel l'affront de ses hommages, a été écrit de la même main qui avait tracé la condamnation de l'autre, sans appel de ces deux sentences, pourquoi les hommes se débattaient-ils sur cette terre de malédictions, placés qu'ils seraient sous le coup d'une inflexible destinée? Non! les choses ne se passent pas ainsi: acteurs dans le grand drame qui se déroule sous nos yeux, solidaires de sa conclusion, chacun de nous est appelé à la modifier. C'est de tous les efforts individuels que résultent les mouvements généraux; et, bien que les événements entrent par avance dans les données d'une prévision su-

périeure, il appartient à toute génération de les préparer avec la plénitude de son libre-arbitre.

Un phénomène assez remarquable a lieu présentement; en le signalant, nous essaierons d'en assigner la cause. M. de Bonald a dit que la littérature est l'expression de la société: toutefois notre littérature, dans la plupart des ouvrages qui ont joui de quelque célébrité depuis seize ans, s'est montrée l'expression d'une société qui n'était plus. Les recherches de l'écrivain ont descendu à une grande profondeur dans les siècles-écoulés; il s'est cru obligé de creuser au moins jusqu'au moyen âge, pour y chercher le sujet de ses compositions. Ces jours étaient-ils meilleurs que les nôtres? Non; mais l'on répondait qu'ils étaient des jours de foi. Dans le besoin de créer des caractères soutenus, on a allégué la nécessité de les rattacher à des croyances politiques et religieuses, qui seules fondent des caractères. Ce mouvement de recul, dont on ne s'était point avisé pendant la république, auquel l'empire se rangeait insensiblement, se manifesta surtout sous le régime de la restauration, à laquelle on supposa qu'il prêterait une force. Dans cette dernière période d'années, quelques gens de lettres, jaloux de prouver leur dévouement, se persuadèrent qu'il fallait frapper d'un dédain superbe tout ce qui s'était fait en France

depuis près d'un demi-siècle. Pour mettre en crédit la légitimité de la branche régnante, ils prirent à tâche de nous ramener vers des temps où le respect du pouvoir absolu avait la sainteté du dogme et se confondait avec lui; en vue de raviver un culte menacé d'une prochaine défaillance, ils lui donnèrent, pour aliment, les superstitions du quinzième siècle, sans songer que cette nourriture ne lui était plus appropriée. Le fait est que, par haine du présent, on nous refoulait vers le passé. On n'aimait pas les morts, mais on se souciait peu des vivants. On sacrifia au gothique dans les meubles, dans les livres, dans les jardins, dans les bâtiments, et jusque dans la parure des femmes, qui se prêtèrent avec d'autant plus de facilité à cet entraînement qu'il les aidait à se ressaisir d'un pouvoir dont elles se voyaient dépouillées.

Quelques auteurs, auxquels au moins l'on ne saurait refuser une certaine habileté, poussèrent notre littérature vers cette marche rétrograde. Sans être les confidents de leur secret, d'autres leur portèrent un secours qui devint dans les lettres une condition de succès; et aujourd'hui que nous avons une royauté qui, malgré l'antiquité de sa souche, ne saurait de long-temps s'appuyer sur le prestige des vieux âges, et un culte, au contraire, qui ne retrouvera de vigueur

qu'en se séparant lui-même avec énergie de ses anciennes superfétations, nous obéissons littérairement à l'impulsion communiquée aux esprits. Ce qu'elle pouvait avoir de plausible n'existe plus; il n'en est resté qu'un mensonge convenu, mais funeste aux progrès des arts. On a reproché aux écrivains du siècle de Louis XIV d'avoir dessiné l'antique sur un calque moderne: et nous qu'avons-nous fait de mieux? Pâle reflet d'une société passée, quelle vérité reconnâitrons-nous à notre littérature actuelle?

Elle est fausse dans le style qui ne parle ni la langue du temps présent, ni celle des anciens personnages, auxquels on a dérobé des expressions mal comprises ou mal appliquées! Elle est fausse de pensée, la pensée qui est du jour où nous vivons, n'étant plus rendue dans ses termes propres et qui ont été les formes originelles de sa conception! Elle est fausse de sentiment, par l'impuissance où l'on est de pénétrer dans l'intérieur d'êtres pleins des fortes convictions auxquelles nous sommes devenus étrangers! Elle est fausse de morale, puisqu'elle tend à déplacer l'intérêt, en l'enlevant à ce qui obtient partout les suffrages des hommes réunis en corps de nation, pour le reporter sur les vices dont le succès conduit à une dissolution sociale! Elle est non moins fausse que cruelle dans les espé-

rances qu'elle donne ou qu'elle ôte, parlant sans fin d'une gloire toute terrestre et de la vie des peuples immortalisés par l'histoire, mais tuant à jamais l'homme solitaire qu'elle isole impitoyablement de son avenir ! Il faut donc le répéter, à haute et intelligible voix : le mensonge est dans la littérature actuelle ; il est patent ; il l'envahit tout entière, bien qu'il affecte de la rappeler à la vérité dont il la prétendait déchue.

On s'empare d'une autre sorte de justification : on voulait, dit-on, éviter cette monotonie et cette uniformité de teintes qui se font remarquer dans les compositions du dernier siècle. Lors même qu'une telle assertion ne serait pas susceptible d'être contestée, il resterait à savoir si le mérite de la variété, dans les ouvrages d'esprit, ne dépend pas encore plus du talent et du travail des auteurs que d'une audace sans frein ? Cette dernière, en effet, étant plus communément le lot de la présomption que celui du génie, dès qu'on renverse les barrières, on peut juger de la soudaineté de l'irruption. Riches et pauvres, tout le monde veut aller à Corinthe, et Laïs n'est plus qu'une prostituée du dernier étage.

Quand la *Jérusalem délivrée* parut, on reprochait déjà aux poètes de fouiller dans une mine épuisée ; Milton, Fénelon sont venus après le

Tasse, et leur pinceau promené sur le même fonds de toile n'a pas laissé d'y faire apparaître des perspectives d'une harmonie ravissante. Si Voltaire a été moins heureux dans le poème du genre relevé, accusez le chantre d'Henri lui-même pour avoir démoli l'édifice religieux où il se proposait de s'établir ; accusez votre mètre poétique qui, n'ayant pas l'arbitraire du mètre anglais ou germanique, dans sa rigueur inexorable, condamne le lecteur à une sorte de somnolence par ses rimes retombant sans fin l'une sur l'autre, à des intervalles égaux. Cependant il y aurait de l'ingratitude à oublier qu'entre les mains des grands maîtres de la scène française, le même instrument fut loin d'être rebelle. Corneille et Racine surent en tirer des sons qui allèrent aux grandes âmes et qui captivèrent les cœurs. Ayez des pensées fortes comme le premier, des sentiments avoués de la nature comme le second, et fussiez-vous renfermé encore, après eux, dans le domaine historique d'un peuple et d'une religion finis¹, les succès n'échapperont pas à votre verve.

Au reste, pour être varié ce serait une triste condition à subir que d'exposer, aux regards d'un peuple, ce que l'espèce humaine offre de plus repoussant dans ses plus honteuses aberrations.

¹ Nous n'avons pas besoin de dire que ceci s'entend du paganisme.

La société n'est pas moins perdue que la littérature, si le succès est à ce prix. Autrefois l'écrivain se croyait obligé de s'élever vers des modèles d'un ordre supérieur : ainsi il s'acquittait de ce que sa mission a de plus noble ; ainsi il répondait aux besoins d'une nature qui tend au perfectionnement de son plus bel ouvrage ; mais, dès qu'il descend dans la fange pour y tremper ses pinceaux, il n'est que le peintre du désordre. Téniers lui sera vingt fois préférable : au moins l'un se borne à me distraire par des scènes de naïveté, tandis que l'autre m'abaisse en m'obligeant à partager un intérêt indigne de moi.

Nous finirons par demander si, à force de sacrifices bien pénibles, bien regrettables pour un goût délicat, on a obtenu cette variété qui était le but de tant d'efforts ? Nous ne le croyons pas : à l'uniformité dans le beau, on n'a fait que substituer l'uniformité dans le grotesque et le hideux. On a brisé la Vénus et l'Apollon comme appartenant à une mythologie usée ; mais on a inauguré la statue du Destin. On lui a donné le crime pour exécuteur de ses hautes-œuvres, on l'a entouré de larves et de fantômes, et on a promené le lecteur dans l'horrible, toujours dans l'horrible, et par conséquent avec ennui.

La littérature de notre époque est donc dans la fâcheuse nécessité d'avouer la monotonie

qu'elle voulait éviter. La cause en est dans les moyens auxquels elle a eu recours ; elle les a empruntés moins de la nature que de l'imagination, et l'on n'ignore pas combien la richesse fictive de l'une est inférieure à la puissance souveraine de l'autre. Sans s'en apercevoir, c'était se condamner à copier, après avoir passé en revue un nombre borné de combinaisons. Il en est arrivé comme des contes orientaux qui se répètent dans leurs portraits et jusque dans les formes de leurs récits. Tandis que Molière, La Bruyère, La Fontaine, et tous les bons écrivains des deux derniers siècles, ont imprimé à leurs compositions un cachet particulier, les écrits de notre temps, par une sorte de fatalité, paraissent marqués de la même empreinte. Aucun de nos livres nouveaux ne serait en droit de répudier ce titre de communauté. Il n'est pas jusqu'à la collection dans laquelle vont figurer ces pages, bien que des talents divers lui apportent leur tribut, qui, sauf un petit nombre d'articles, puisse se soustraire à ce reproche. C'est en cela même que, peut-être, nous y ferons tache, tant les fragments, dont elle se compose, en y entrant, prennent un air de famille ! Nous n'aurons garde de leur refuser de l'esprit, tous les genres d'esprit, excepté celui de se diversifier. Ainsi que nous nous sommes cru déjà fondé à

le dire, Mercier composa tout seul un tableau de Paris, dans lequel il y a dix fois plus d'originalité et de variété que dans celui auquel nous coopérons en ce moment. A qui la faute? A l'époque elle-même où nous tenons la plume. Il était nécessaire de la caractériser; aussi ce recueil, par le fait même et la date de sa création, deviendra monument. Nous espérons qu'au moins par respect pour une liberté, dont nous ne croyons pas avoir démerité, on ne trouvera pas mauvais qu'étant de la résistance dans la chambre législative, nous soyons de l'opposition dans la littérature actuelle. On ne reprochera pas d'être inconséquent; car, à nos yeux, ces deux manières de nous prononcer trouvent leur justification ou leur excuse dans le même principe.

De ces notions générales sur l'état des lettres en France, passons à leur personnel, mais sans désignation particulière de ceux qui les cultivent.

Le vent de la tempête amassée par des abus dont la dernière heure avait sonné, souffle, depuis quarante ans, sur notre patrie. Il a tout emporté, tout balayé sur cette large surface. La forêt n'a pas moins disparu que l'humble buisson. Où trouver un abri? Existait-il seulement des ruines, à l'ombre desquelles il fût permis au sage de méditer en paix sur la chute des em-

pires? Frappés par la tourmente, de beaux talents étaient descendus dans la tombe. Ce qui restait de gens de lettres attendait, dans sa dispersion, que l'azur du ciel vînt à se découvrir. Ils se bornèrent d'abord à soupirer après le repos; mais l'orage touchait à peine à sa fin, qu'ils reconnurent que leur situation était changée. Une nouvelle société se formait: les mœurs, les besoins déjà contractés, tout les appelait d'autant mieux à y prendre place, qu'une des conséquences de cet ordre de choses était de resserrer dans des limites plus étroites la carrière littéraire proprement dite.

Les abus et les dilapidations de la fortune publique avaient été attaqués avec courage et souvent avec talent, par les gens de lettres, dans les jours qui précédèrent la révolution de 1789. C'était le thème obligé de la philosophie du dix-huitième siècle, qui lui dut ses plus beaux mouvements oratoires et ses pages les plus brûlantes; mais elle n'exploita pas seule cette mine féconde en succès. Un large filon s'était ouvert, sous un autre aspect, aux investigations du clergé, dans les rangs duquel finissaient par entrer les littérateurs peu favorisés du sort, et ceux qui, appartenant à des familles qualifiées, avaient en perspective, pour patrimoine, les dignités lucratives de l'Église.